



“À la maison, il m’arrive d’écouter très fort “Ne me quitte pas”. Je m’assieds et je me laisse pleurer... C’est peut-être une manière d’exorciser les douleurs de la vie.”

THOMAS CRISTIANI

Certaines critiques vous comparent même à Barbara...

Peut-être parce que mes premières chansons avaient un côté tellement sombre... Il y avait eu cette rupture amoureuse et il n’y avait pas une once de lumière dans mes textes. C’est marrant: j’ai toujours cela aujourd’hui, mais je le déguise un peu mieux. J’emmène cette mélancolie ailleurs, mais à l’époque, c’était très, très sombre.

Faut-il être malheureux pour écrire de jolies chansons?

Je crois que cela aide. Certains n’ont pas du tout besoin d’être malheureux pour écrire de belles chansons, mais c’est quand même une très belle matière première. Alfred de Musset l’a dit: “*Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.*” J’adore, même si l’on peut croire que je suis un peu maso. À la maison, il m’arrive d’écouter très fort “Ne me quitte pas”. Je m’assieds et je me laisse pleurer... C’est peut-être une manière d’exorciser les douleurs de la vie.

Reprenons votre parcours. La consécration arrive en 2018, avec la chanson “La grenade”

Elle est sortie en 2018, mais le titre a mis un certain temps avant de s’imposer. C’est d’ailleurs en Belgique que je l’ai chantée pour la première fois. Je ne me dis pas alors que cela va devenir un tube. Mais progressivement, elle s’est alignée avec le mouvement #MeToo. C’était donc une grenade à retardement! La chanson est devenue l’hymne d’un certain moment historique. Elle est devenue “empouvoirante”. Elle m’a donné confiance en moi. Certains m’ont confié que, lorsqu’on écoute cette chanson, on avait envie de partir au combat. Cette chanson a bénéficié d’une sorte de double lecture. Beaucoup de femmes atteintes de cancer se sont reconnues dans ces paroles.

Qu’est-ce que tu regardes?

T’as jamais vu une femme qui se bat?

Suis-moi dans la ville blafarde...

Progressivement, ce n’est plus la nostalgie ou la douleur qui vous ont inspirée, mais la joie. Vous avez écrit une chanson pendant votre grossesse, “Mon sang”...

La maternité a été un moment de très grande joie. En devenant mère, j’ai senti un peu plus de force en moi mais, à certains moments, cela me rend fragile aussi. Avant, j’avais peur du noir, je ne pouvais pas dormir dans l’obscurité. Dès la naissance de mon fils, du jour au lendemain, j’ai éteint la lumière. À présent, je suis responsable d’un petit individu qui a besoin que j’aie confiance en la vie, en moi. C’est cela que je voudrais lui inculquer, ce que je n’ai jamais eu: la confiance en lui, en la vie. Je ne veux pas qu’il soit, comme moi, encombré de tous les doutes, de tous les questionnements qui m’ont pourri la vie. Je ne veux pas lui transmettre cela. C’est l’inverse que je souhaite. Je ne veux pas du tout faire grandir une créature prétentieuse, mais j’aimerais qu’il ne soit pas encombré comme moi je l’ai été... Je veux toujours qu’il aille se coucher le soir en se disant: “*Je suis aimé de ma mère.*”

Il semble être devenu le personnage principal de votre vie...

Je ne crois pas qu’il soit possible d’agir autrement... de se faire passer avant l’enfant. La situation s’est inversée. En une minute, tout a changé. Avant, il n’était qu’un grain de sésame sur une échographie. Et tout à coup, il est là.

Aujourd’hui, beaucoup de jeunes ne veulent plus faire d’enfants. Ils ont peur de l’avenir, des crises qui s’accumulent, même si, des crises, il y en a toujours eu...

Je fais sans doute partie de la dernière génération où, quand une femme a plus de 30 ans et qu’elle va à un dîner, on lui dit: “*Alors, c’est pour quand le bébé?*” Je crois que la nouvelle génération fera des enfants pour une bonne raison. Les femmes se sentiront moins obligées d’en faire. Et c’est très bien, puisqu’on se rend compte que l’on puise dans les ressources. C’est tellement dur d’élever un enfant qu’il faut vraiment être certain d’en avoir envie. Ce n’est pas obligatoire d’avoir un enfant.

→ Lire la suite page 36